

ORTHODOXIE

N° 191 | 📄 | DÉCEMBRE 2021

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES

SOUS LA JURIDICTION DE L'ARCHEVÊQUE STEPHANE D'ATHÈNES,

PRIMAT DE TOUTE LA GRÈCE

ARCHIMANDRITE CASSIEN
FOYER ORTHODOXE
F 66500 CLARA

TÉLÉPHONE
0981776593 OU
0616804541

Nouvelles

A défaut de ne pas vous pouvoir donner la bénédiction *urbi et orbi*, je vous souhaite quand même une Nativité de notre Sauveur dans la joie et la paix que le monde le peut donner.

La fête sera célébré, plaise à Dieu, à la chapelle de sainte Marie Madeleine, à Mirabeau.

Vôtre en Christ,
archimandrite Cassien

SOMMAIRE

- ♦ HOMÉLIE POUR LA NATIVITÉ
- ♦ LES REPRÉSENTATIONS DE DIEU DANS L'ANCIEN TESTAMENT
- ♦ PLAIDOYER DE SAINT MAURICE ET DE SES COMPAGNONS
- ♦ EXTRAIT DU LIVRE : LE PÈLERIN RUSSE
- ♦ TESTAMENT DE SAINT RÉMI
- ♦ LES ŒUVRES POÉTIQUES ET MUSICALES DE SAINT JEAN DAMASCÈNE
- ♦ LE SOLDAT ALLEMAND QUI A TIRÉ SUR SAINTE BARBARA DANS LE COU
- ♦ À PROPOS DE «NOËL»
- ♦ DE LA VIE DE SAINT SPYRIDON
- ♦ HOMÉLIE POUR LA THEOPHANIE

Celui que nul espace ne contient, comment peut-il être contenu dans le sein ? et celui qui repose dans le sein paternel, comment une Mère le tient dans ses bras ? Lui seul le sait, il l'a voulu, tel a été son bon plaisir. Lui qui est l'Incorporel, il s'est incarné librement; et pour nous Celui qui est est devenu ce qu'il n'était; sans sortir de sa nature, il prend part à notre humaine condition. Dans son désir de compléter par notre humanité le monde d'en-haut, le Christ est né en deux natures, homme et Dieu.

Cathisme des matines de la Nativité

HOMÉLIE POUR LA NATIVITÉ

Quand les bergers arrivèrent à Bethléem, ils découvrirent Marie et Joseph, avec le nouveau-né couché dans une mangeoire. (Luc (2,16-21)

de saint Cyrille d'Alexandrie¹

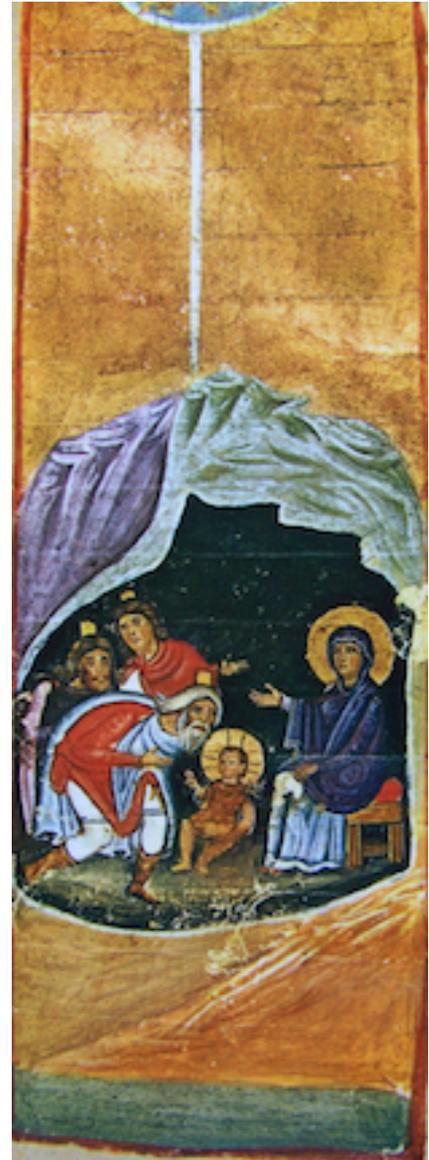
*Le mystère de la piété (cf. I Tm 3,16) est profond, magnifique, admirable, et les anges eux-mêmes désirent grandement le comprendre ! En effet, un disciple du Sauveur dit au sujet des paroles prophétiques concernant le Christ, notre Sauveur à tous : *Mystères qui vous ont été proclamés par ceux qui vous ont apporté l'Évangile sous l'action de l'Esprit saint envoyé du ciel, alors que les anges eux-mêmes voudraient y plonger leurs regards* (cf. I Pi 1,12). Certes, ils ont tous plongé leurs regards dans ce grand mystère de la piété lorsque le Christ est né dans la chair, et qu'ils disaient : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes qu'il aime* (Lc 2,14). ...*

Alors que, par nature, il était vrai Dieu, le Verbe issu de Dieu le Père, consubstantiel et coéternel au Père, resplendissant au zénith de sa gloire, étant dans la condition de son Père et dans l'égalité avec lui, *il n'a pas jugé bon de revendiquer son droit d'être traité à l'égal de Dieu, mais au contraire, il se dépouilla lui-même en prenant, de la Vierge Marie, la condition de serviteur, devenu semblable aux hommes et reconnu comme un homme à son comportement, il s'est abaissé jusqu'à mourir, et à mourir sur une croix* (Ph 2,6-8). C'est ainsi qu'il s'est volontairement abaissé à ce point, lui qui donne à tous sa plénitude. Il s'est abaissé pour nous, sans y être forcé par personne, mais il est allé jusqu'à prendre pour nous la condition d'esclave, lui qui, par nature, était libre; il s'est fait l'un de nous, lui qui était au-dessus de toute la création; il est devenu mortel lui qui vivifie toutes choses, car *il est le pain vivant, qui donne la vie au monde* (cf. Jn 6,51); il s'est mis avec nous sous l'autorité de la loi, lui qui, comme Dieu, était supérieur à la loi et fondateur de la loi. Oui, il s'est rendu pareil à un nouveau-né qui entre dans la vie, lui qui existait avant tous les âges et tous les siècles, lui qui était l'auteur et le créateur des siècles.

Comment donc est-il devenu égal à nous ? En prenant corps de la Vierge Marie, un corps non pas inanimé mais informé par une âme spirituelle. C'est ainsi qu'il est sorti de sa mère comme un homme véritable, mais sans péché. En vérité, et non pas en apparence ou en imagination. Ne perdant certes pas sa divinité, et ne rejetant pas ce qu'il avait toujours été, ce qu'il est et ce qu'il sera : Dieu.

C'est pourquoi nous disons que la Vierge sainte est la Mère de Dieu.

Marc l'Ascète : «L'âme qui est intérieurement unie à Dieu devient, tant sa joie est grande, comme un enfant simple et bon, qui ne condamne personne, Grec, païen, juif ou pécheur, mais les considère tous du même regard purifié, trouve de la joie dans le monde tout entier, et désire que tous louent Dieu.»



¹ Homélie sur l'Incarnation, 15. 1-3 : PG 77,1090-1091

LES REPRÉSENTATIONS DE DIEU DANS L'ANCIEN TESTAMENT

Saint Philarète de Tchernigov 1805-1866; commémoré le 9 août)

Saint Philarète, Archevêque de Tchernigov

Parce que d'une part notre connaissance de Dieu dépend de la révélation de Dieu, et que d'autre part le contenu de notre pensée s'exprime par certains noms, dans l'étude de la connaissance de Dieu, il est nécessaire de voir les représentation de Dieu dans leur révélation, d'autant plus que, comme Origène l'a dit à Celse, les noms de Dieu apparaissant dans les saintes Écritures ne sont pas tels que les noms souvent approximatifs donnés aux objets par l'homme; ils sont comme des révélations de Dieu Lui-même, des désignations fidèles, bien qu'incomplètes, de l'être de Dieu. Sous quelle forme, ou par quels noms l'Ancien Testament représente-t-il Dieu ?



1. Le nom *Eloah*, dérivé de *Ala*, qui signifie la stupéfaction, émerveillement et dès lors, la vénération, est le signe de Celui qu'il

faut adorer (Ex 3,18, Dt 27,5-6 et 32,15, Ps 49,7). C'est pourquoi *Eloah Sabbaoth*, ce dernier mot étant utilisé pour une nombreuse milice d'anges (Ps 102,21), d'étoiles (Jer 8,2) et de guerriers (Nb 31,32), signifie le Dieu de toutes les Puissances (I R 17,45, Dt 4,19, Is 6,3, Ps 88:3) digne d'être adoré sur terre et au ciel.

Ainsi *Eloah* signifie la divinité, telle qu'elle paraît dans la nature, à tous; c'est pourquoi ce nom a été entendu dans la bouche des païens (Jug 1,17 et 7,14, I R 5,11) et prononcé par la nature dépourvue d'âme (Jug 9,9).

Au pluriel, *Elohim* exprime la plénitude de puissances dans la divinité, qui se manifeste tant à l'extérieur qu'en la divinité elle-même. «*Tes enfants m'ont quitté et vénèrent ceux qui ne sont pas Elohim*» (Jer 5,7, Dt 32,17-21, Gen 1,26 et 11,7).

Par ces caractères distinctifs, *Eloah* et *Elohim* expriment une idée de Dieu née de l'esprit humain et proche de tous les hommes et de tous les peuples.

2. Au temps de Moïse, Dieu donna sa bénédiction pour qu'on annonce que son nom est *Yahvé* (Ex 6,2,3), ce qui a ensuite été estimé comme imprononçable. La signification de ce nom est la même que celle de *Yahvé*, qui fut annoncé à Moïse. Interrogé au sujet de son nom, le Seigneur dit à Moïse : «*Ehyeh Asher Ehyeh*» – «*Je suis celui qui est*», (Ex 3,15) c'est-à-dire que j'existe dans le sens le plus complet de ce mot, j'existe par nature même, de originellement, et non pas comme la création existe. L'existence inconditionnelle de Dieu contient en soi une condition pour tout temps, pour pour tout ce qui est en vérité, dans la pensée et la réalité : c'est pourquoi, la parole du Seigneur dans le Nouveau Testament : *Je suis l'Alpha et l'Oméga, Celui qui est, qui était et qui vient, le Tout-Puissant* (Apo 1,8) constitue une

explication aux paroles prononcées à Moïse et pour Moïse; Yahvé dit qu'Il est le même fidèle qui donna sa promesse à Abraham, Isaac et Jacob, le Dieu de tous les temps. Yahvé est révélation de Dieu par excellence, c'est le Dieu du peuple élu pour recevoir la révélation. Ainsi, ce nom est utilisé à tout moment dans l'Ancien Testament «Dieu dit encore à Moïse : *«Tu parleras ainsi aux enfants d'Israël : Yahvé, le Dieu de nos pères.»* (Ex 3,16). Et Moïse et Aaron dirent à Pharaon : *«Ainsi parle Yahvé, Elohim des Israélites»* (Ex 5:1). *«Tu as établi le peuple d'Israël, pour qu'il fût ton peuple à toujours; et toi, Yahvé tu es devenu son Elohim. Yahvé des Puissances est Dieu d'Israël Et maintenant, Seigneur Yahvé, Tu es Dieu et que la parole que Tu as dite ... subsiste à jamais»* (I Ch 17,21-23). Et le prophète Élie dit aux adorateurs de baal : *«Invoquez le nom de votre dieu, et moi j'invoquerai le nom de Yahvé et le dieu (Elohim) qui répondra par le feu, celui-là est vrai Dieu»*. Ensuite, il pria *«Yahvé, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, que ton peuple sache aujourd'hui que tu es Dieu Yahvé, et qu'il tourne son cœur vers la vérité»*. Quand le miracle fut accompli par la prière du prophète, tous tombèrent sur leur visage et s'écrièrent : *«Yahvé est Dieu»* (I R 18,21-24,36,39). Ainsi, comme Elohim est le nom commun de Dieu, est le Dieu de la nature et des peuples, Yahvé est son nom propre, Dieu de la révélation. Bien que le nom de Yahvé ait été révélé à Moïse, qui libéra Israël de la captivité, quand Moïse écrivit ses livres, il utilisa ce nom dans l'histoire d'Abraham et dans l'histoire du monde. (Gen 2). Il fit ainsi voir à Israël que le Dieu qui les avait fait sortir d'Égypte était le Dieu d'Abraham et le Dieu des premiers hommes, le Dieu même de la révélation.

3. Dans les temps anciens, Dieu s'est révélé sous le nom de *Chaddai*. Il en fut ainsi avec Abraham (Gen 17,1), avec Isaac (Gen 28,3), avec Jacob (Gen 35,11). Et Dieu a dit à Moïse : *«je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob comme El Chaddai»*. (Ex 6,3). Chaddai provient de Chadd, ce qui signifie frapper, dévaster, connotant Dieu qui exprime une puissance redoutable, qui se manifeste dans la nature, et qui est traduit dans la Septante par Pantocrator, le Tout-puissant (Job 5,17, Ruth 1,20).

4. Le nom *Èl*, qui provient de 'l, signifie fort. Le θεός ισχυρός grec (Dan 11,36, Dt 3:24).

5. *Adon*, le Seigneur, ὁ Κύριος, despotis, d'où provient l'ancienne forme plurielle Adonai, le Seigneur suprême, le Maître de tous, Vladika.(Gen 15,2, Ps 2,4 et 135,3, Mal 1,6). Le Seigneur de toute la terre (Jos 3,11-12).

6. *Elyon*, le Dieu-Très-Haut. (ὑψιστος) (Ps 96,9, 20,8,9,3 et Gen 14,18-20). Une propriété particulière des préceptes de l'Ancien Testament au sujet de Dieu consiste à proposer des représentations très fréquentes de Dieu à l'image de l'homme, des représentations anthropomorphes. Par exemple, Dieu est souvent représenté avec un visage humain (Gen 4,16, Ps 138,7), des lèvres (Ps 32,6, 43,3,4 et Is 30,27), des yeux (II Ch 16,19 et Is 1,15), des muscles (Is 53,1, Ps 43,4), des pieds (Ez 43,7; Ps 98,5). Ces représentations dissimulaient à la pensée humaine la nature spirituelle pure de Dieu. Mais elles n'ont pas introduit d'anthropomorphisme dogmatique. Car tout d'abord, dans l'Ancien Testament, il était interdit de représenter Dieu par des images concrètes (Ex 20,4,5, Is 40,18,28); ensuite, il y est clairement affirmé que Dieu n'a pas de membres corporels (Job 10,45; I R 15,29), et enfin, la signification spirituelle des représentations de la divinité sous forme humaine était clairement montrée (Ps 138,8 et 34,2,3 et Dt 4,13. et Jér 32,17-19).

Ainsi, les représentations de Dieu dans l'Ancien Testament montrent Dieu dans sa relation avec le monde et l'homme et sont par excellence humaines. Toutes expriment principalement la grandeur inaccessible de la divinité. Par conséquent, leur action sur l'homme, c'est la crainte sacrée et la vénération.

Dans : <http://www.lalorgnettedetsargrad.gr/>

PLAIDOYER DE SAINT MAURICE ET DE SES COMPAGNONS

«Empereur, nous sommes vos soldats, mais nous sommes aussi les serviteurs de Dieu : nous le déclarons sans crainte. A vous, nous devons le service militaire; à lui, une vie juste et sainte. Nous recevons de vous le prix de nos travaux; de lui, nous avons reçu la vie. Vous êtes notre empereur, mais nous ne pouvons vous servir jusqu'à renier notre Dieu. Il est notre père et notre maître, et le vôtre aussi, que vous le vouliez ou non.

Si vous n'ordonnez rien qui l'offense, nous vous obéirons comme nous l'avons fait jusqu'à ce jour; autrement, nous lui obéirons plutôt qu'à vous.

Nos mains sont à vous contre les ennemis de l'empire, quels qu'ils soient; mais nous regardons comme un crime de les tremper dans le sang innocent. Nos bras savent combattre les ennemis de l'empire et les vôtres, ils ne savent pas égorger des citoyens paisibles; c'est pour les défendre que nous avons des armes, et non pour les massacrer. Toujours, nous avons combattu pour la justice, pour le bien et la vie des innocents : c'est pour nous un doux souvenir, et jusqu'à présent l'unique récompense de nos travaux.

Jusqu'à ce jour, nous vous sommes restés fidèles; mais comment pourriez-vous désormais compter sur notre fidélité, si nous trahissions celle que nous devons à Dieu ! Nos premiers serments ont été pour Dieu, les seconds pour l'empereur; vous ne pourriez plus croire aux seconds, si les premiers n'étaient pas sacrés pour nous.

Vous nous ordonnez de rechercher les chrétiens et de les traîner au supplice ? N'en cherchez pas d'autres : vous avez ici des hommes qui croient en Dieu le Père, principe de tout, et en Jésus Christ, son Fils, Dieu comme lui. Nous avons vu égorger nos compagnons d'armes qui avaient partagé avec nous les mêmes combats, nous avons été couverts de leur sang, et nous n'avons pas pleuré leur mort, au contraire, nous nous en sommes réjouis, nous les félicitons d'avoir été jugés dignes de souffrir pour leur Dieu.

Ne craignez pas que nous ayons recours à nos armes pour défendre notre vie. Vous êtes notre empereur, et le désespoir qui pourrait nous rendre terribles ne nous armera pas contre vous. Nous n'opposerons aucune résistance, nous aimons mieux mourir que de tuer nos concitoyens. Nous aimons mieux périr innocents que de vivre coupables.

Si vous donnez de nouveaux ordres contre nous, nous sommes prêts à souffrir le fer, le feu, tous les tourments; nous le déclarons, nous sommes chrétiens, nous refusons d'égorger les chrétiens.»



Le prêtre, le banquier et le politicien. Un prêtre, sentant sa mort proche, dans un hôpital ... demande au médecin d'appeler un banquier et un politicien. En quelques minutes, les deux apparurent. Le prêtre leur demanda de s'asseoir de chaque côté du lit. Le prêtre leur tenait les mains et restait silencieux. Le banquier et le politicien étaient tellement touchés et, en même temps, se sentaient très importants pour être convoqués par un prêtre dans son moment de mort. Par angoisse, l'homme politique demanda : – «Mais pourquoi vous nous avez demandé de venir à vos côtés ici ?» Le prêtre rassembla toutes ses forces et dit : – «Jésus est mort entre deux voleurs ... Je voudrais mourir de la même façon» !!!

EXTRAIT DU LIVRE : LE PÈLERIN RUSSE

Un jour, arriva chez nous un vieux mendiant tout affaibli; il avait le passeport d'un soldat libéré et était si pauvre qu'il allait presque nu; il parlait peu et tout à fait comme un paysan. Nous le reçûmes à l'asile; au bout de cinq jours, il tomba malade, on le transporta dans le pavillon et ma femme et moi nous occupâmes entièrement de lui. Lorsqu'il fut évident qu'il allait mourir, notre prêtre le confessa, lui donna la communion et les derniers sacrements. La veille de sa mort, il se leva, me demanda du papier et une plume, et insista pour que la porte restât fermée et que personne n'entrât pendant qu'il écrivait son testament, que je devais faire parvenir à son fils, à Pétersbourg. Je fus stupéfait quand je vis qu'il écrivait à la perfection et que ses phrases étaient parfaitement correctes, élégantes et pleines de tendresse. Je te montrerai demain ce testament, j'en ai gardé une copie. Tout cela m'étonna beaucoup et, pressé par la curiosité, je lui demandai de me raconter son origine et son existence. Il me fit jurer de n'en rien dire à personne avant sa mort et pour la gloire de Dieu il me fit le récit suivant :

– J'étais prince et très riche; je menais la vie la plus dissipée, la plus brillante, la plus luxueuse qui soit. Ma femme était morte et je vivais avec mon fils qui était capitaine de la Garde. Un soir, en me préparant pour aller à un grand bal, j'entrai en colère contre mon valet de chambre; dans mon impatience, je le frappai à la tête et ordonnai qu'on le renvoyât au village. Cela se passait le soir, et, le lendemain matin, le domestique mourut d'une inflammation du cerveau. Mais on n'y attacha guère d'importance et, tout en regrettant ma violence, j'oubliai complètement l'affaire. Au bout de six semaines, le valet de chambre commença à m'apparaître en songe; chaque nuit, il venait m'importuner et me faire des reproches en répétant sans cesse :

– Homme sans conscience, tu m'as assassiné ! Puis, je le vis aussi pendant que j'étais éveillé. L'apparition devint de plus en plus fréquente et, à la fin, il était presque tout le temps là. Enfin, en même temps que lui, je me mis à voir d'autres morts, des hommes que j'avais grossièrement offensés, des femmes que j'avais séduites. Tous m'adressaient des reproches et ne me laissaient plus de repos, si bien que je ne pouvais plus dormir ni manger, ni faire quoi que ce soit; j'étais à bout de forces et la peau me collait aux os. Les efforts des meilleurs médecins n'obtenaient aucun résultat. Je partis me soigner à l'étranger, mais, après six mois de cure, non seulement il n'y avait aucune amélioration, mais les terribles apparitions ne cessaient d'augmenter. On me ramena plus mort que vif; mon âme, avant d'être séparée du corps, a connu là pleinement les tortures de l'enfer; dès lors j'ai cru à l'enfer et j'ai connu ce qu'il est.

Au milieu de ces tourments, je compris enfin mon infamie, je me repentis, me confessai, affranchis tous mes serviteurs et fis le vœu de passer le reste de ma vie dans les plus durs travaux et de me cacher sous l'habit d'un mendiant afin d'être le plus humble serviteur des gens de la plus basse condition. A peine avais-je pris fermement cette décision que les apparitions cessèrent. Ma réconciliation avec Dieu me donnait une telle joie, un tel sentiment de réconfort, que je ne puis l'exprimer vraiment. J'ai compris alors aussi par l'expérience ce qu'est le paradis et comment le royaume de Dieu se déploie à l'intérieur de nos cœurs. Bientôt, je fus complètement guéri, je mis mon projet à exécution et, muni du passeport d'un ancien soldat, je quittai en secret le lieu de ma naissance. Il y a quinze ans maintenant que j'erre à travers la Sibérie. Parfois, je me suis loué chez les paysans pour des travaux selon mes forces, parfois j'ai mendié au nom du Christ. Ah ! au milieu de ces privations, quel bonheur j'ai goûté ! Quelle béatitude, quelle paix de la conscience ! Seul peut le comprendre celui que la miséricorde divine a tiré d'un enfer de douleur pour le transporter au paradis de Dieu. Là-dessus, il me remit son testament pour l'expédier à son fils et le lendemain il mourut.

– Tenez, j'en ai là une copie dans la Bible qui se trouve dans mon sac. Si vous voulez le lire, je vous le montrerai. Le voici !

Je dépliai le papier et je lus :

«Au nom de Dieu glorifié dans la Trinité, Père, Fils et saint Esprit.

Mon très cher fils !

Voilà quinze ans que tu n'as vu ton père, mais, dans son obscurité, il recevait parfois de tes nouvelles et nourrissait pour toi un amour paternel. C'est cet amour qui le

pousse à t'envoyer ces dernières paroles pour qu'elles te servent de leçon dans l'existence.

Tu sais combien j'ai souffert pour racheter ma vie coupable et légère; mais tu ne sais pas le bonheur que m'ont apporté, pendant ma vie obscure et errante, les fruits du repentir.

Je meurs en paix chez mon bienfaiteur qui est aussi le tien, car les bienfaits répandus sur le père doivent atteindre le fils affectueux. Exprime-lui ma reconnaissance par tous les moyens en ton pouvoir.

En te laissant ma bénédiction paternelle, je t'exhorte à te souvenir de Dieu et à obéir à ta conscience : sois bon, prudent et raisonnable; traite avec bienveillance tous tes subordonnés, ne méprise pas les mendiants ou les pèlerins, te souvenant que seuls le dénuement et la vie errante ont permis à ton père de trouver le repos de son âme.

En priant Dieu qu'il t'accorde sa grâce, je ferme les yeux tranquillement, dans l'espérance de la vie éternelle par la miséricorde du Rédempteur des hommes, Jésus Christ.»

Nous devons rendre compte du voyage qu'il fit à la cour de Valentinien, au commencement de son épiscopat. L'empereur, sachant qu'il venait lui demander des choses qu'il ne voulait pas lui accorder, donna ordre de lui interdire l'entrée du palais. Déjà dur et orgueilleux de lui-même, Valentinien avait encore été excité à manquer de respect au saint homme par sa femme qui était arienne. Après plusieurs tentatives inutiles, Martin eut recours à ses moyens ordinaires : il se revêtit d'un cilice, se couvre de cendres et passe les jours et les nuits dans le jeûne et la prière. Le septième jour, un ange lui apparaît, lui ordonne d'aller à la cour, lui annonce que les portes s'ouvriront d'elles-mêmes et qu'il fléchira l'esprit de l'empereur. Plein de confiance dans les paroles de l'ange et comptant sur son secours, Martin va au palais, trouve les portes ouvertes et pénètre jusqu'à la chambre de Valentinien. Celui-ci, irrité de ce qu'on n'a pas exécuté ses ordres, ne daigne pas même se lever pour le recevoir, mais il y est forcé par le feu qui prend subitement à son siège; cet accident extraordinaire le fait rentrer en lui-même; changé tout-à-coup et comprenant, comme il l'avoua ensuite, qu'il y avait là quelque chose de surnaturel, il s'avance vers Martin, l'embrasse, et lui accorde tout ce qu'il demande. Il le reçut depuis plusieurs fois, l'invita à sa table, et, au moment de son départ, lui offrit des présents; le saint aimait trop la pauvreté pour les accepter.

De la Vie de saint Martin de Tours

TESTAMENT DE SAINT RÉMI ²

Que le présent testament que j'ai écrit pour être gardé respectueusement intact par mes successeurs les évêques de Reims, mes frères, soit aussi défendu, protégé partout envers et contre tous, par mes très chers fils les rois de France par moi consacrés au Seigneur à leur baptême, par un don gratuit de Jésus Christ et la grâce du saint Esprit.

Qu'en tout et toujours il garde la perpétuité de sa force et l'inviolabilité de sa durée ...

Mais par égard seulement pour cette race royale qu'avec tous mes frères et coévêques de la Germanie, de la Gaule et la Neustrie, j'ai choisie délibérément pour régner jusqu'à la fin des temps, au sommet de la majesté royale pour l'honneur de la sainte Eglise et la défense des humbles.

Par égard pour cette race que j'ai baptisée, que j'ai reçue dans mes bras ruisselante des eaux du baptême : cette race que j'ai marquée des sept dons du saint Esprit, que j'ai ointe de l'onction des rois, par le saint chrême du même saint Esprit;

J'ai ordonné ce qui suit :

² (Migne, t. 135, p. 60 à 68. Flodoard, *Historia Remensis Ecclesiae*, lib. I. ch. XVIII, Testamentum ab ipso editum.)

I° MALÉDICTIONS

Si un jour cette race royale que j'ai tant de fois consacrée au Seigneur, rendant le mal pour le bien, lui devenait hostile; envahissait ses églises, les détruisait, les dévastait :

Que le coupable soit averti une première fois par tous les évêques réunis du diocèse de Reims.

Une deuxième fois par les églises réunies de Reims et de Trêves.³ Une troisième fois par un tribunal de trois ou quatre archevêques des Gaules.

Si à la septième monition il persiste dans son crime, trêve à l'indulgence ! Place à la menace !

S'il est rebelle à tout, qu'il soit séparé du corps de l'Eglise, par la formule inspirée aux évêques par l'Esprit saint : parce qu'il a persécuté l'indigent, le pauvre, au coeur contrit; parce qu'il ne s'est point souvenu de la miséricorde; parce qu'il a aimé la malédiction, elle lui arrivera; et n'a point voulu de la bénédiction, elle s'éloignera.

Et tout ce que l'Eglise à l'habitude de chanter de Judas le traître et des mauvais évêques, que toutes les Eglises le chantent de ce roi infidèle.

Parce que le Seigneur a dit : «Tout ce que vous avez fait au plus petit des miens, c'est à moi que vous l'avez fait, et tout ce que vous ne leur avez pas fait, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait.»

Qu'à la malédiction finale on remplace seulement, comme il convient à la personne, le mot épiscopat par le mot royauté :

Que ses jour soient abrégés et qu'un autre reçoive sa royauté !

Si les archevêques de Reims, mes successeurs, négligent ce devoir que je leur prescris, qu'ils reçoivent pour eux la malédiction destinée au prince coupable : que leurs jours soient abrégés et qu'un autre occupe leur siège.»

II° BÉNÉDICTIONS

«Si notre Seigneur Jésus Christ daigne écouter les prières que je répands tous les jours en sa présence, spécialement pour la persévérance de cette race royale, suivant mes recommandations, dans le bon gouvernement de son royaume et le respect de la hiérarchie de la sainte Eglise de Dieu.

Qu'aux bénédictions de l'Esprit saint déjà répandues sur la tête royale s'ajoute la plénitude des bénédictions divines !

Que de cette race sortent des rois et des empereurs ⁴ qui, confirmés dans la vérité et la justice pour le présent et pour l'avenir suivant la volonté du Seigneur pour l'extension de la sainte Eglise, puissent régner et augmenter tous les jours leur puissance et méritent ainsi de s'asseoir sur le trône de David dans la céleste Jérusalem où ils régneront éternellement avec le Seigneur. Amen.»

(Ce testament signé du grand Evêque le fut également par six autres évêques et d'autre prêtres. Trois de ces évêques sont réputés pour leur sainteté : Saint Vedast, évêque d'Arras, Saint Médard, évêque de Noyon, Saint Loup, évêque de Soissons. Ils le signèrent sous la formule suivante) :

"X..., évêque.

Celui que mon père Rémi a maudit, je le maudis, celui qu'il a béni, je le bénis, et j'ai signé.»

³ Ainsi, à l'origine même de notre Histoire, nous trouvons indiquée, comme frontière naturelle de notre pays, la rive gauche du Rhin.

⁴ (Comme les Rois de France ont été fidèles ! Le nombre des couronnes que leur race a portées est là pour le prouver, la race royale de France a régné en effet en France, en Lorraine, en Allemagne, en Hongrie, en Pologne, en Savoie, en Italie, à Constantinople, en Espagne, à Parme, à Naples, en Sicile, au Portugal, en Autriche, au Brésil, etc...)

LES ŒUVRES POÉTIQUES ET MUSICALES DE SAINT JEAN DAMASCÈNE

par George Papadopoulos

Les œuvres de saint Jean Damascène se répartissent en cinq catégories : les purement philosophiques ou dialectiques, les théologiques, les herméneutiques ou critiques, les poétiques et les musicales. En tant qu'auteur d'hymnes et musicien, il a transféré la forme plus simple de psalmodie qui existait avant lui, et l'a réglée et arrangée en composant les Octoèque réglés sur huit tons ou modes. Il réconcilie ainsi les sentiments pudiques et sacrés de l'Église avec la musique grecque de l'époque, pour glorifier Dieu solennellement, sans les sons et les tons qui servaient à susciter des sentiments obscènes et indécentes, enthousiastes et belliqueux.

Il est vrai que les signes musicaux en forme de crochet des huit tons ont leurs origines environ trois siècles plus tôt, mais Jean de Damas a rendu les caractères énigmatiques et symboliques, similaires à ceux des hiéroglyphes des anciennes lettres égyptiennes.

Damascène, connaisseur de la théorie de la musique, remarqua que la connaissance de la mélodie des sons n'était limitée que dans la pratique, et que l'arrangement théorique de la mélodie et la relation mutuelle des sons étaient négligés. Il fut le premier à systématiser les huit tons, écrivant une théorie sur la pratique de la musique sacrée basée sur le Pentacorde ou Roue grec. L'application pratique de la théorie musicale des sons ecclésiastiques est l'Octoèque.

Sous le nom de Damascène est conservée sur parchemin "Εν τοις παλαιοις Στιχηραριοις τοις επί μεμβράνης γεγραμμένοις", une grammaire de la musique ou canon selon les définitions et les règles des anciens Grecs, où elle traite de la division des huit tons, environ la production des tons plagal à partir des principaux, des noms des huit tons et de leurs équivalents dans la musique grecque antique. Il est inscrit "Αρχή των σημείων της ψαλτικής τέχνης των ανιόντων και κατιόντων σωμάτων τε και πνευμάτων πάσης χειρονομίας".

Le premier produit poétique et musical du Damascène est l'Octoèque, qu'il a composé à partir de ses huit tons d'hymnes. Des différents Tropaires qui composent les Octaoèques, seuls les services des vêpres du samedi et les matines du dimanche sont attribués à Jean de Damas, car les soi-disant stichères appartiennent au moine Anatole le Studite qui vécut après le Damascène. L'Octoèque, dans lequel se trouve l'intégralité de l'enseignement dogmatique chrétien, fut admis à l'usage ecclésiastique par toutes les Églises d'Orient et d'Occident, à la demande de Charlemagne le Grand, qui vécut au temps de Damascène.

Le divin compositeur, en plus des canons de l'Octoèque, a également composé le canon le plus glorieux de la fête de la Résurrection : «C'est le jour de la Résurrection». Son frère Kosmas le Mélode avait également écrit un canon pour la même fête dans le second ton. Quand Jean l'a lu, il l'a félicité. Alors Jean lut son propre canon, qui nous est connu, dans le premier ton. Lorsqu'il arriva à l'hymne : «Maintenant, tout est rempli de lumière, le ciel et la terre et tout ce qui est sous la terre», alors le divin Kosmas était dans un émerveillement complet et une surprise, et dit : «Et toi frère Jean, tu as tout inclus dans ces trois (paroles), et tu n'as rien laissé dehors; c'est pourquoi j'ai perdu, et je reconnais ma perte; donc que ton canon ait la primauté et la suprématie, et qu'il soit chanté publiquement dans les églises du Christ, et que le mien reste dans les ténèbres et dans le coin comme indigne de la lumière à la fois pour son contenu et son ton de deuil et de lamentation, dans lequel il a été composé, ce qui est totalement inapproprié pour le jour le plus brillant et le plus joyeux du monde de la résurrection du Seigneur.»

Le Damascène a écrit plus de soixante canons pour les principales fêtes de l'Église, qui sont une anthologie des discours de fête de Grégoire le Théologien et d'autres. Il a également écrit de nombreux autres hymnes bien connus de l'Église, qui étaient si appréciés qu'ils ont remplacé, à quelques exceptions près, le populaire kontakions de saint Romanos le Mélode. Avant Damascène, chaque église locale et chaque monastère avait son typikon, mais celui de Damascène contribuait à l'unité ecclésiastique.

Il est très important de bien discerner ceux à qui vous devez rendre compte de notre conduite; car si quelqu'un s'adresse à vous, avec un désir véritable de s'instruire, et en faisant un aveu sincère de son ignorance, vous pourrez alors répandre sur lui la semence de la foi; et lui faire connaître les divins préceptes. S'il profite de votre instruction; c'est une conquête que vous aurez faite de votre frère à l'Eglise; c'est une brebis que vous aurez gagnée à Jésus Christ.

Mais si au lieu d'être un grain de bonne semence, qui soit capable de germer, ce n'est qu'une méchante graine, et une malheureuse ivraie que l'ennemi du père de famille sème de nuit au milieu du froment, et qui devant être séparée du bon grain au temps de la moisson, ne croît pas maintenant pour être serrée, mais pour être jetée dans le feu, et y être dévoré par les flammes de l'enfer. Si, dis-je, celui qui nous demande raison de nos actions, est semblable à cette graine pernicieuse; alors, mon frère, alors éloignez-vous de cette malheureuse zizanie; fuyez la rencontre et l'entretien de ces personnes corrompues, de peur que ne pouvant les guérir par la pureté de votre foi, vous ne vous trouvez vous-même infecté de leurs erreurs.

saint Paulin de Nole (Lettre 1 à Sulpice Sévère)

LE SOLDAT ALLEMAND QUI A TIRÉ SUR SAINTE BARBARA DANS LE COU

Pendant l'occupation allemande, dans la ville de Sparte, il y avait un soldat nazi allemand, connu dans la communauté locale pour son caractère grossier et malveillant. Un jour qu'il passait devant l'église Sainte-Barbe, il tira à plusieurs reprises sur l'icône de la sainte qui se trouvait dans le sanctuaire à l'intersection vers Kalogonia, en face de l'église. L'une des balles a touché la sainte au cou. L'incident, comme il était naturel, rendit les Spartiates agités et tristes.

Quelques jours plus tard, l'Allemand lui-même buvait dans un bar souterrain de la ville, à la jonction des rues Gortsologou et Kleombrotou, où à ce jour le bâtiment a été conservé. À un moment donné, peut-être après une dispute verbale, il a commencé à tirer à l'intérieur du bar. L'une des balles a touché le mur de pierre et a ricoché pour le toucher au cou, exactement au même endroit où il a déshonoré l'icône de sainte Barbe. Sa mort a été instantanée. Jamais les Allemands n'ont cherché à se venger des

Grecs puisqu'il y avait plusieurs Allemands qui ont vu exactement ce qui s'est passé. Certains mentionnent même que dans les jours suivants, plusieurs soldats allemands ont été vus vénérant l'icône abattue.

La nouvelle se répandit rapidement dans la ville et renforça la foi du peuple spartiate, qui depuis lors respecte et honore encore plus sainte Barbe.

Sur la photo de l'icône ci-dessus, la «blessure» de la balle se distingue dans le cou.



À PROPOS DE «NOËL»

«Noël», c'est-à-dire la Nativité du Sauveur, est célébré comme une grande fête dans l'Orthodoxie, mais la plus grande fête c'est Pâque, et selon mon humble avis, l'Annonciation est plus grande que «Noël». C'est à l'Annonciation que notre salut a commencé, comme chante le tropaire de la fête : «Aujourd'hui c'est le commencement de notre salut...» C'est là que la Vierge Marie a donné son «Fiat», sans lequel, ni l'Incarnation, ni notre salut ne se seraient fait. A «Noël», le Christ est seulement sorti du sein de la Vierge Marie, un fait naturel, même si cela s'était fait d'une manière hors du commun, sans douleur, car la Toute-Sainte avait conçu par l'Esprit saint et non par l'union charnelle, par laquelle les conséquences du péché originel se transmettent, comme «Tu enfanteras dans les douleurs (Gen 3,16).

«Noël» se fête neuf mois après l'Annonciation. J'ignore quelle fête fut fixée par rapport à l'autre, mais à ma connaissance «Noël» remplace une fête païenne, où on vénérât, ou adorait, l'arbre sacré. Les Nordiques rendaient notamment un culte à Ygdrassil, un arbre sacré. Dans les Vies de saints nous voyons plus souvent que le saint abattait miraculeusement un arbre «sacré», comme par exemple dans la vie de saint Nicolas, ou de saint Martin, dont les récits est relaté ci-après.

Dire que «Noël» se fait lors du solstice d'hiver, c'est faux. Le solstice d'hiver tombe lors de la conception de sainte Anne le 9/22 décembre, donc quelques jours avant le «Noël» occidentale. Vouloir coïncider «Noël» avec le solstice d'hiver, c'est de le tirer par les cheveux ! A la conception de sainte Anne, selon le calendrier orthodoxe, les jours commencent de nouveau de se rallonger et donc le salut de l'humanité commence de se faire jour.

«Noël» se fête le 25 décembre, donc le 7 janvier civile. Cela fut aussi ainsi en Occident jusqu'au changement du calendrier.

Les historiens considèrent généralement que la tradition de «Noël» a vu le jour au 15e siècle, dans les pays germaniques.

A notre époque, «Noël» est devenue, dans le monde non-orthodoxe, une fête familiale, sentimentale et commerciale, et s'est vidée du contenu théologique, comme d'autres fêtes, par exemple carnaval.

L'arbre de «Noël» n'est pas connu dans le milieu orthodoxe, juste les néo-calendaristes, commencent de s'y habitués sous l'influence du monde occidental. La crèche est également une tradition occidentale, remontant apparemment à François d'Assise, donc après le schisme de 1054.

Encore une remarque : Les fidèles orthodoxes se font des cadeaux, non à «Noël», mais pour la fête des saint Basile le Grand, le 1 janvier.

On pourrait encore écrire longuement là-dessus mais je termine en souhaitant à tous les croyants une fête de la Nativité du Sauveur, dans la paix et la joie !

a. Cassien

«Une autre fois, (saint Martin) après avoir détruit un vieux temple, il se mit en devoir d'abattre un pin qui était auprès; mais le prêtre et tous les habitants du village s'y opposèrent : ce fut inutilement que Martin voulut leur persuader que cet arbre n'avait rien de sacré, qu'il fallait le détruire parce qu'il était dédié au démon, qu'ils devaient servir le Dieu qu'il leur annonçait. «Si tu as quelque confiance en ce Dieu, lui dit un homme de la foule plus hardi que les autres, mets-toi sous l'arbre, nous allons l'abattre, et tu le recevras dans tes bras. Si ton Dieu est avec toi, comme tu le dis, cet arbre ne pourra, en tombant, te faire aucun mal.» Martin consent à être placé sous l'arbre, et à cette condition les paysans consentent à l'abattre. Il était incliné d'un côté; croyant tous que c'était par là qu'il tomberait, ils y attachent Martin, et aussitôt de se mettre tout joyeux à couper l'arbre vénéré. Il y avait une foule immense de spectateurs. Bientôt le pin est ébranlé. Les moines qui accompagnaient Martin étaient pâles, tremblants, ils avaient perdu toute foi et toute espérance, ils n'attendaient que sa mort; pour lui, il était calme et plein de confiance dans le Seigneur. Tout-à-coup, un craquement épouvantable se fait entendre, l'arbre tombe et va l'écraser; il lui oppose le signe du salut, et aussitôt, cet arbre, à demi tombé, se redresse comme emporté par une violente tempête, et va tomber du côté opposé, au risque d'écraser tous les spectateurs qui s'y étaient placés comme en lieu sûr. Un grand cri s'élève de la foule, les paysans proclament le miracle, les moines pleurent de joie, tous ensemble exaltent le nom de Jésus Christ.»

Dans la Vie de saint Nicolas

Un jour les gens d'un village vinrent à lui et se prosternèrent à ses pieds en disant : «Nous demandons à ta Sainteté, ô serviteur de Dieu, d'écouter notre demande et de nous venir en aide. La mort et la ruine nous menacent. Il y a dans notre village un arbre énorme et immense. Un esprit mauvais y habite et cause aux gens un tort considérable. Il a gâté nos cultures, rendu notre lieu inhabitable, et nous supplions ta Sainteté, ô saint du Seigneur, d'avoir pitié de nous. Viens avec nous pour abattre cet arbre par tes prières toujours exaucées, et nous chasserons loin de nous cet esprit impur qui y réside, afin d'être soulagé de nos maux.»

Le saint acquiesça à leur demande. Il partit avec eux à l'emplacement de l'arbre. Il trouva à son pied des traces de coups de hache. Il en demanda la raison, et on lui apprit que chaque fois que quelqu'un voulait abattre l'arbre il en sortait un grand bruit, la hache volait de la main de

celui qui la tenait et le tuait. Il restait là gisant sans sépulcre et personne n'osait l'enterrer. Quand le saint entendit cela, il se mit à genoux pendant deux heures, puis il se releva de sa prière et ordonna à l'assemblée d'aller chercher des haches et de couper l'arbre. Ils eurent très peur et furent saisis de terreur. Le saint vit leur frayeur, il s'empara de la hache, fit sur elle le signe de la sainte Croix et en frappa l'arbre sept fois.

Alors l'esprit mauvais cria très fort : «Malheur à moi, car ce serviteur de Dieu m'a chassé de cet arbre après l'avoir habité si longtemps ! Personne ne m'a vaincu sinon lui.» Ensuite le saint coupa l'arbre et ordonna à l'assemblée de se rassembler du côté de l'ouest car il semblait que l'arbre penchait vers l'est. Mais le démon maudit leur fit croire que l'arbre penchait de leur côté. Ils eurent peur et dirent par la bouche de l'un d'entre eux : «Serviteur de Dieu, sauve nous et viens à notre secours pour que cet arbre ne nous fasse pas périr !» Le saint fit sur lui le signe de la croix par trois fois, ensuite il le prit dans ses bras en disant : «Au nom de notre Seigneur Jésus Christ, je t'ordonne de revenir en arrière, et ne fais de mal à personne.» Alors l'arbre revint de l'autre côté. L'esprit mauvais ne recommença plus à se montrer dans ces parages, et les gens du village louèrent le Dieu bon qui donne à ses élus puissance sur les démons. La hauteur de cet arbre était de quarante coudées et sa largeur de trois. Le saint envoya chercher des scieurs pour débiter l'arbre et il ordonna de le porter à l'église de Sion qu'avait bâtie Nicolas, l'oncle du saint, et ils en surélevèrent l'édifice.



Peut-on, avec la moindre lueur de bon sens, ne pas aimer mieux être du côté du petit nombre, en marchant par la voie étroite qui mène au salut, que d'être du côté du grand nombre de ceux qui marchent par la voie large pour aboutir à la mort ? Préférez donc, vous en êtes bien le maître, la multitude de ceux qui périssent dans l'inondation universelle; mais laissez-moi me sauver dans l'arche avec le petit nombre. Joignez-vous, si vous le voulez, à ce grand peuple de Sodome; quant à moi, j'aime mieux, avec Loth, me séparer de la multitude, pour n'avoir pas à périr comme elle. Ce n'est pas que je compte pour rien l'opinion du grand nombre, c'est-à-dire de ceux qui s'appliquent à la recherche de la vérité, non de ceux qui la fuient; de ceux qui reprennent avec une charité toute paternelle, non de ceux qui disputent avec aigreur; de ceux qui conservent le dépôt de l'ancienne doctrine comme étant l'héritage de leurs pères, non de ceux qui s'attachent à des opinions nouvelles. st. Athanase le Grand

DE LA VIE DE SAINT SPYRIDON

En 325, le saint empereur Constantin le Grand convoque 318 sages et saints pères de l'Eglise pour combattre l'hérésie d'Arius qui enseignait que le Christ n'est pas Dieu mais une de ses créatures.

Dans le camp d'Arius, se trouvent Eusèbe de Nicomédie, Théogène de Nicée et Macaire de Chalcédoine et face à eux, des évêques et des prêtres dignes d'un profond respect, dont quelques colonnes de la foi orthodoxe, lumières de l'Eglise. Parmi eux, saint Spyridon, écoute avec attention le discours foudroyant d'Arius; cet exposé alliait une grande culture philosophique au feu de l'éloquence.

Les pères démontrent avec ardeur les erreurs de l'imagination d'Arius. Mais à ses côtés, il y a un philosophe arien enflé d'orgueil qui lance un défi aux orthodoxes, invitant quelqu'un parmi eux à venir se mesurer à lui dans une discussion sur la sainte Trinité : son exposé est fulgurant, ses arguments et sa verve rendent toute discussion impossible et ne laissent aucun temps pour répondre.

Saint Spyridon comprend que c'est son heure. Alors que tous parlent encore avec fièvre, il s'avance et dit : «Viens philosophe et discutons ensemble». Les autres pères le sachant pur et vertueux mais sans grande instruction, essaient de l'en dissuader afin qu'il ne soit pas ridiculisé par le philosophe. Mais le saint bien déterminé, regarde le philosophe bien en face et lui dit : «Au nom de Jésus Christ, écoute-moi.»

«Parle», lui répond le philosophe. Alors saint Spyridon affirme avec calme et simplicité : «Trois sont les personnes de la sainte Trinité, le Père, le Fils et le saint Esprit, un est Dieu. L'intelligence humaine est trop petite pour comprendre l'immensité de la Divinité.»

«Veux-tu maintenant voir ce que tu ne peux saisir intellectuellement ?» «Regarde,» dit-il en sortant une tuile de sa poche. «Si je te demande combien d'objets je tiens dans la main, tu me répondras : un seul. Et pourtant, voici la preuve que ce que tu crois être un ne l'est pas». Faisant alors le signe de croix, il dit : «Au nom du Père» et à ces mots, à la stupéfaction générale une flamme s'élève, de la tuile qu'il tient dans sa main, vers le ciel; la flamme qui avait cuit la tuile. Le saint, rempli de la grâce de Dieu, continue humblement : «Et du Fils»... de l'eau s'échappe de la tuile et tombe à terre... «Et du saint Esprit». Dans la main du saint, il ne reste plus que la terre. «Trois», dit-il, «étaient les éléments qui composaient cette tuile et pourtant, ils ne faisaient qu'un. Ainsi en est-il de la sainte Trinité».

Le fameux philosophe reste un temps sans voix, puis il dit à saint Spyridon : «Je crois et je confesse, saint homme, tout ce que tu as dit». Et s'adressant à Arius et à ses amis, il les cita à faire de même. Ainsi le concile se termine dans la joie pour les pères de l'Eglise, à la grande confusion des Ariens.

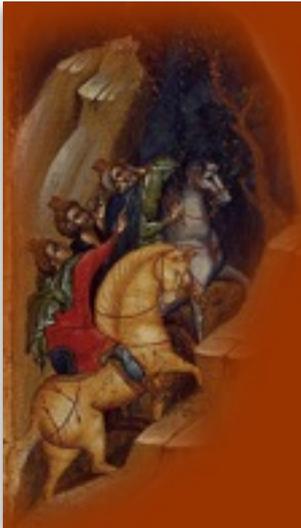


Un anachorète très avancé dans la vie spirituelle demeurait jadis dans la montagne du côté d'Antinoé. Beaucoup tiraient profit de ses paroles comme de ses exemples. Aussi l'adversaire se mit à le jalouser, comme il le fait de tous les gens vertueux. Il lui suggéra donc, sous couleur de piété la pensée suivante : «Tu ne dois pas te faire aider et servir par les autres; bien au contraire, tu devrais les servir si tu ne le fais pas, pour le moins sers-toi toi-même. Va donc vendre à la ville les corbeilles que tu as faites, et achète ce dont tu as besoin; puis reviens aussitôt dans ta solitude et ne sois à charge à personne.» Telles étaient les suggestions du démon jaloux de sa quiétude, du temps qu'il passait à vaquer à Dieu et du profit que beaucoup en retiraient. L'ennemi était impatient de lui tendre un piège et de l'y faire tomber. L'anachorète content de ce qu'il croyait être une bonne idée, se mit à sortir de sa cellule. Lui, que tous admiraient, ignorait pourtant les pièges de cette sorte. Longtemps après, il rencontra une femme; rendu vulnérable par son manque de vigilance, il s'en éprit. Il se rendit dans un lieu désert, avec le diable sur ses pas, et il pécha près du fleuve. La pensée lui vint alors que l'ennemi se réjouissait de sa chute, et il se mit à désespérer, car il avait grandement offensé l'Esprit de Dieu, les anges et les saints pères dont beaucoup triomphèrent du démon, même dans les villes. Et, désespérant de ne pouvoir ressembler à aucun d'eux, il oubliait que Dieu donne sa force à ceux qui se tournent pieusement vers lui. Dans son aveuglement, il ne vit pas comment se guérir de sa faute et voulut se jeter dans le fleuve pour rendre complète la joie du démon. Son intense souffrance le rendit malade; et si la miséricorde de Dieu ne l'avait pas secouru, il serait mort sans pénitence, pour la plus grande joie de l'ennemi. Rentré finalement en lui-même, il se proposa de réaliser le dur labeur d'une pénible pénitence et voulut prier Dieu dans les larmes et le deuil. Il retourna donc à sa cellule, en condamna la porte, et se mit à pleurer en suppliant Dieu comme on le fait pour un mort. Son corps s'affaiblit à force de veiller et de jeûner; il en perdait coeur, mais il n'avait pas cependant l'assurance que sa pénitence était suffisante. Les frères venaient souvent le voir pour leur profit et frappaient à la porte; mais il leur répondit qu'il ne pouvait ouvrir : «J'ai fait le vœu de mener pendant un an une vie toute de pénitence. Priez pour moi.» Il ne savait que répondre sans scandaliser ceux qui auraient appris de lui une telle affaire, car il était tenu par tous pour un moine respectable et de grande valeur. Toute l'année, il fut un jeûneur infatigable et un ardent pénitent. Mais à Pâques, la nuit même de la Résurrection du Seigneur, il prit une lampe neuve, la mit dans un vase neuf, en ferma le couvercle et se mit en prière dès le soir : «Ô Dieu compatissant et miséricordieux, toi qui peux sauver même les Barbares et les conduire à la connaissance de la vérité, je me réfugie près de toi qui es le Sauveur de tes fidèles; aie pitié de moi qui t'ai tant déplu : j'ai fait la joie de l'ennemi et je suis mort en lui obéissant. Toi, Seigneur, toi qui as pitié de ceux-là même qui sont sans pitié, toi qui ordonnes d'avoir pitié du prochain, aie pitié de mon abjection. Rien ne t'est impossible, et voici que mon âme est emportée comme de la poussière au bord de l'enfer. Aie pitié de moi, car tu es bienveillant et miséricordieux pour ta créature, toi qui ressusciteras les corps qui ne sont plus, le jour de la Résurrection. Exauce-moi, Seigneur, car mon coeur défaillit et mon âme est bien malheureuse ! Mon corps que j'ai souillé est en train de dépérir. Je n'ai plus la force de vivre, parce que j'ai manqué de confiance, pardonne ce péché dont je fais pénitence, ce péché qui est double parce que j'ai désespéré. Rends-moi la vie : je me reprends; ordonne à ton feu d'allumer cette lampe. Recevant ainsi l'assurance de ta miséricorde et de ton indulgence pour le reste de vie que tu me donneras, je garderai tes commandements, je ne m'éloignerai pas de ta crainte et je te servirai encore plus fidèlement qu'auparavant.» Ayant ainsi prié et beaucoup pleuré pendant la nuit même de la Résurrection, il se leva pour voir si la lampe s'était allumée, et, soulevant le couvercle du vase, il vit qu'elle ne l'était pas. Il tomba de nouveau face contre terre et dit au Seigneur dans sa prière : «Seigneur, je sais qu'il a été question de me couronner, mais je n'ai pas tenu ferme, car, pour jouir des plaisirs des sens, j'ai préféré être condamné au supplice des méchants. Pardonne-moi, Seigneur, je confesse de nouveau ma honte à ta bonté, devant tes anges et devant tous les justes; et je la confesserai même devant les hommes s'ils ne devaient pas s'en scandaliser. Mon Dieu, aie pitié de moi afin que je puisse enseigner les autres; oui Seigneur, donne-moi la vie.» Il pria de la sorte trois fois de suite et fut exaucé : en se relevant il trouva la lampe qui brillait d'un vif éclat. Alors, ivre d'espérance et fortifié par la joie de son coeur, il admira la grâce de Dieu qui lui pardonnait ainsi ses péchés et lui en donnait pleine assurance selon sa demande et selon son désir. «Je te rends grâce, Seigneur, disait-il, car tu as eu pitié de moi qui suis indigne de vivre en ce monde, en me rendant la confiance par ce signe merveilleux et sans précédent. Tu es miséricordieux pour les âmes que tu as créées, et tu les épargnes.» Le jour se levait, et il continuait encore son chant de louange et se réjouissait dans le Seigneur sans penser à manger. Quant au feu de cette lampe, il l'entretint tout le temps de sa vie en y versant de l'huile au fur et à mesure, et en veillant à ce qu'elle ne s'éteignit pas. L'Esprit saint rétablit donc sa demeure en ce moine qui devint célèbre pour tous; il témoignait de son humilité en chantant le Seigneur et en lui rendant grâces avec joie. Enfin il eut révélation de sa mort quelques jours auparavant.

HOMELIE POUR LA THEOPHANIE ⁵

de saint Léon le Grand

La mémoire des merveilles que le Sauveur a opérées pour le salut du monde nous est, mes chers frères, d'une grande utilité, si nous ajoutons à l'hommage de notre foi l'imitation des exemples qu'il nous donne. Les trésors de grâce qui sont renfermés dans l'économie du mystère de Jésus Christ sont de puissants motifs pour nous animer à la vertu, afin qu'en confessant son saint nom dans l'esprit de la foi, nous rendions aussi nos actions conformes à notre croyance. En effet, les faiblesses de l'enfance que le Fils de Dieu a prises sur lui quand il a voulu naître d'une Vierge, excitent la ferveur de notre dévotion, lorsque, méditant avec un cœur droit le mystère de notre salut, nous découvrons dans la même personne la majesté divine cachée sous les voiles de l'infirmité humaine. Les cieus et les esprits célestes reconnaissent pour leur Créateur cet enfant que nous voyons au berceau. Le maître et Seigneur de l'univers habite dans l'espace d'un corps si petit. Celui dont l'immensité n'a pas de bornes est renfermé dans le sein de sa Mère; mais ce profond abaissement est le remède qui guérit nos blessures et le moyen dont il se sert pour relever notre bassesse, parce que si notre Sauveur ne réunissait dans sa personne des extrémités si opposées, la nature humaine ne pourrait être réconciliée avec Dieu. En rendant ainsi la vie à ceux qui étaient morts, le souverain médecin de nos âmes nous présente le modèle qui doit en même temps régler notre vie et réformer nos mœurs.



C'est, sans doute, par un dessein de Dieu, d'une haute sagesse, que les trois mages, ayant été conduits par la clarté d'une nouvelle étoile à Bethléem pour y adorer l'Enfant Jésus, ne le virent point en ce moment commandant aux démons, ressuscitant les morts, tendant la vue aux aveugles, redressant les boiteux, faisant parler les muets, ou opérant quelques-uns de ces miracles qui étaient des preuves certaines de sa divinité; mais qu'ils trouvèrent un enfant n'ayant point l'usage de la parole, doux et tranquille, subordonné aux soins de sa mère, dans lequel on n'apercevait aucune marque de puissance, et donnant néanmoins au monde un prodigieux exemple d'humilité. Ainsi ces faiblesses de l'enfance auxquelles le Fils de Dieu s'était volontairement assujetti, étaient une prédication muette, qui parlait efficacement aux oreilles et qui était bien propre à faire ouvrir les yeux aux témoins d'un pareil spectacle; car la victoire que le Sauveur des hommes a remportée sur le démon et sur le monde, depuis le commencement de ses travaux jusqu'à la fin, est entièrement l'ouvrage de l'humilité. Il a été persécuté dès les premiers jours de cette vie mortelle, qu'il a terminée dans les supplices. Si son enfance ne fut pas exempte de souffrances, la douceur de cet âge l'accompagna aussi dans les tourments de sa passion, parce que le Fils de Dieu, en s'abaissant jusqu'à nous, avait en vue de naître vraiment homme et de pouvoir être mis à mort pour le salut des hommes.

Puisque le Tout-Puissant n'a voulu réparer nos pertes et nous rétablir dans nos premiers droits que par l'exercice de l'humilité; puisqu'il n'a détruit la mort et vaincu son auteur qu'en s'exposant volontairement à tous les maux que ses persécuteurs lui firent endurer et que son obéissance à son Père lui a fait supporter avec la plus grande douceur toutes les cruautés de ses bourreaux, combien devons-nous être humbles et patients, nous qui dans les peines que nous avons à supporter, pouvons toujours dire avec vérité que nous les avons méritées ! Quel est celui qui peut se glorifier d'avoir un cœur pur et d'être exempt de tout péché, puisque saint Jean dit : «Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous» (I Jn 1,8) ? Où est l'homme tellement exempt de fautes, que la justice ne trouve rien à reprendre en lui, ou la miséricorde rien à pardonner ?

Aussi, mes chers frères, le fondement de la sagesse chrétienne ne consiste-t-il ni dans l'éloquence des paroles, ni dans la subtilité des raisonnements, ni dans les désirs de l'honneur

⁵ Traduction par Patrice Chauvierre (Paris 1866)

ou de la gloire, mais dans une véritable et sincère humilité de cœur. C'est cette vertu que notre Seigneur Jésus Christ a choisie pour en faire toute sa force; c'est elle dont il nous a donné l'exemple depuis le premier instant où il a été conçu dans le sein de sa Mère, jusqu'à celui où il est mort sur la Croix. Lorsque ses disciples se disputaient entre eux, ainsi que nous lisons dans l'Évangile, pour savoir lequel serait le plus grand dans le royaume du ciel, il fit approcher un enfant, le plaça au milieu d'eux et dit : «En vérité, je vous le dis, si vous ne vous convertissez et ne devenez semblables à des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux; et c'est pourquoi quiconque s'humiliera et se rendra petit comme cet enfant, sera le plus grand dans le ciel.» (Mt 18,1) Le Seigneur aime l'enfance; il s'en est lui-même



revêtu lorsqu'il a pris un corps, et il a toujours témoigné de la prédilection pour elle. Jésus Christ aime l'enfance qui est le modèle de l'humilité, la règle de l'innocence, l'exemple de la douceur. Jésus Christ aime l'enfance; il en propose la candeur aux hommes âgés pour qu'ils y conforment leurs mœurs; il y ramène les vieillards à la fin de leur vie, et il en fait aimer la simplicité à tous ceux qu'il élève à la gloire éternelle. Pour bien comprendre comment un changement si merveilleux doit s'opérer, et par quel moyen nous pouvons devenir semblables à des enfants, écoutons l'apôtre saint Paul qui nous l'apprend en disant : «Ne soyez point enfants en manquant de sens et de sagesse, mais soyez enfants en n'ayant point de malice» (I Cor 14,20). Ce n'est donc pas à revenir aux amusements et aux puérités de l'enfance qu'il faut s'appliquer; mais l'innocence de cet âge doit nous servir d'exemple dans la maturité de nos années pour réprimer promptement les différents mouvements de nos passions, et maintenir notre âme dans le calme et la paix dont elle doit jouir. Ne conservons aucun ressentiment des injures qu'on nous a faites; n'ayons point d'ambition pour nous élever aux honneurs; aimons la charité qui est le lien de la société, et souvenons-nous de cette origine commune qui nous rend tous égaux devant Dieu. C'est un grand bonheur que d'ignorer l'art de nuire et cette fausse sagesse qui porte au mal : la prudence du siècle apprend à repousser les injures et à se venger; mais l'enfance chrétienne, dont la douceur est le partage, ne rend à personne le mal pour le mal.

Le mystère que nous célébrons aujourd'hui, mes chers frères, vous invite à acquérir cette ressemblance avec les enfants. Notre Sauveur enfant, qui reçoit l'adoration des mages, vous invite à la pratique de l'humilité; lui qui, pour faire connaître quelle gloire il réservait à ceux qui auraient le courage d'imiter son exemple, donne la couronne du martyr aux enfants nés en même temps que lui à Bethléem, afin que, semblables à lui par l'âge, ils le fussent aussi par les souffrances qui procurent la gloire.

Aimons donc l'humilité, et que les chrétiens répriment avec soin tout désir de s'élever. Que personne ne se préfère à un autre, et ne recherche avec trop d'ardeur ses intérêts, en négligeant ceux de son prochain; de sorte qu'ayant tous des sentiments de bienveillance les uns pour les autres, aucun de nous ne soit infecté du poison de l'envie, parce que «celui qui s'élève sera abaissé, et quiconque s'humilie sera élevé» (Lc 14,11). C'est notre Seigneur Jésus Christ lui-même qui nous l'assure : lui qui vit et règne avec le Père et le saint Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

Voulant sauver l'homme égaré, tu n'as pas dédaigné de revêtir l'aspect du serviteur, car il te convenait, Seigneur notre Dieu, d'assumer l'humaine condition pour nous; Rédempteur, en te laissant baptiser dans ta chair, tu nous as jugés dignes du pardon; c'est pourquoi nous te crions : Christ notre Dieu et Bienfaiteur, gloire à toi.

Lucernaire des vêpres de la Théophanie

